

CA1
EA925
C12

#69/oct.'84

DOCS

1984 ANNÉE JACQUES CARTIER

Canada d'aujourd'hui

LIBRARY E A / BIBLIOTHÈQUE A E
3 5036 01029837 3



Brian Mulroney, premier ministre. Page 3.

La victoire du parti conservateur

Art : Alex Colville

Un Centre des sciences à Sudbury

Entretien avec Pierre George, géographe



Octobre 1984. Trimestriel. Numéro 69

Canada d'aujourd'hui

Sommaire

La victoire des conservateurs	3
Alex Colville	5
<i>Journal</i>	7
Science Nord	11
Le Grizzli	12
Entretien avec Pierre George	13
« Le Monde de Jacques Cartier »	15
Halifax	16

Canada d'aujourd'hui
18 rue Vignon, 75009 Paris

Organe d'information des ambassades du Canada
Octobre 1984. Numéro 69. Dix-huitième année.

Directeur : Yves Gagnon
Rédacteur en chef : Francis Curtil
Graphisme : Michel Tourtois

Le service de Canada d'aujourd'hui peut être fait gratuitement, sur demande. Nos lecteurs sont priés de signaler leurs changements d'adresse (avec code postal) ; joindre la dernière étiquette d'expédition.

Photos. *Daniel Allisy/Sea and See ; Stefan Meyers/Sipa-press ; Jacques Vargues ; Bouëtard/CRDP Rennes ; Office national du film, Montréal.*

ISSN 0243-6612
Imprimé en France

Québec - Saint-Malo

Dernière des grandes manifestations qui ont marqué le quatre cent cinquantième anniversaire du premier voyage de Jacques Cartier, la Transat en équipage Québec - Saint-Malo était une épreuve propre à célébrer la mémoire du découvreur malouin, par la compétence, le courage, l'endurance, l'esprit d'aventure, la volonté de réussir qu'une telle course exige des concurrents. Elle fut magnifique : records pulvérisés et suspense persistant jusqu'à l'arrivée.

Première transatlantique en équipage dans le sens Amérique-Europe et première à jeter les coureurs de haute mer sur un fleuve, le Saint-Laurent, sur 600 milles avant de les faire monter à l'assaut des 2500 milles de l'Atlantique Nord, la course a rassemblé une cinquantaine d'équipages : vingt-huit français, treize canadiens, trois américains, deux britanniques, un italien, un belge, un suisse. Elle a marqué la suprématie des maxi-catamarans. Trois d'entre eux — *Royale*, de Loïc Caradec et Philippe Faque, de 24,60 mètres de long, vainqueur de l'épreuve ; *Charente-Maritime* et *Fleury-Michon*, deux bateaux jumeaux de plus de vingt-cinq mètres — prenaient tout de suite la tête de la course et conservaient les premières places à l'arrivée. *Formule Tag*, du Canadien Michael Birch, le quatrième catamaran géant, construit par le groupe Tag (Techniques d'Avant-Garde) commanditaire de la Transat, handicapé par une avarie, était moins heureux mais réussissait cependant à battre le record de la plus grande distance parcourue en vingt-quatre heures par un voilier en couvrant 524 milles en 23 heures 42 à la moyenne de 22,10 nœuds (40,92 kilomètres à l'heure), battant le record qui venait tout juste d'être établi par *Charente-Maritime*, puis par *Royale*. Ces résultats ont été obtenus

grâce à de nouveaux concepts technologiques : la longueur des bateaux, d'abord, et leur légèreté obtenue par l'emploi de matériaux composites, les nouvelles voilures, ensuite, qu'il ne s'agit plus de faire gonfler par le vent, mais qui permettent d'utiliser au maximum les flots d'air. Avec sont mâts en fibre de carbone de trente-trois mètres, *Royale* a ainsi réussi à se déplacer sans dommages à plus de 40 kilomètres à



28 août, quinze heures : *Royale* premier à Saint-Malo.

l'heure, au large de Terre-Neuve, dans une violente tempête. Avec ces nouveaux voiliers, une nouvelle race de navigateurs est apparue : des hommes capables de jouer avec les ordinateurs.

Le 28 août, à quinze heures, *Royale* coupait, le premier, la ligne d'arrivée à Saint-Malo, n'ayant mis que 8 jours, 19 heures et 55 minutes pour descendre le Saint-Laurent et traverser l'Atlantique, réalisant ainsi la plus courte transatlantique de l'histoire. La lutte avait été éprouvante, puisque seize minutes seulement plus tard *Charente-Maritime* franchissait à son tour la ligne d'arrivée, accueillie sans coups de canon, mais avec autant d'enthousiasme que le vainqueur. ■

La victoire du Parti conservateur

Le parti que dirige M. Brian Mulroney enlève les trois quarts des sièges de la Chambre des communes.

UN «RAS DE MARÉE», telle est l'expression qui a servi le plus souvent à caractériser la victoire du Parti conservateur aux élections du 4 septembre pour le renouvellement des sièges de la Chambre des communes (1). Dans l'histoire du Parlement fédéral, qui a commencé en 1867, il faut en effet remonter à 1958 pour trouver la seule élection qui ait donné à un parti au moins les trois quarts des sièges des Communes : tandis qu'aux dernières élections le Parti conservateur a obtenu 75 p.100 des sièges, il en avait obtenu, John Diefenbaker étant à sa tête, 78 p.100 en 1958. Le Parti libéral, qui occupait 52 p.100 des sièges depuis les élections de 1980, n'en détient plus que 14 p.100. Le nouveau parti démocratique (tendance social-démocrate) conserve 11 p.100 des sièges (2).

Avec un gain de 17 p.100 des suffrages (de 33 à 50 p.100), le Parti conservateur fait plus que doubler le nombre de ses sièges, alors que, avec une perte de 16 p.100 des suffrages, le Parti libéral perd près des trois quarts de sa représentation. Le Nouveau parti démocratique perd 6 p.100 de ses sièges pour avoir perdu 1 p.100 des suffrages (3). Le système électoral, majoritaire à un seul tour (le candidat arrivé en tête est élu) et le découpage des circonscriptions expliquent dans une large mesure ces différences, mais il reste que l'ampleur du mouvement de l'opinion politique canadienne est considérable.

Dans toutes les provinces

La préférence donnée au Parti conservateur s'exprime dans toutes les provinces. Celles qui votent en général conservateur aux élections fédérales renforcent leur préférence, et surtout l'Onta-

1. Le Parti conservateur porte officiellement le nom de Parti conservateur-progressiste (en anglais Progressive Conservative Party) depuis qu'il a absorbé, après les élections de 1930, un Parti progressiste né au lendemain de la guerre.

2. Dans l'ensemble de notre article, nous classons parmi les députés conservateurs le candidat qui, élu comme «non inscrit», s'est rallié peu après au Parti conservateur.

3. Créé récemment pour promouvoir sur la scène fédérale l'idée de l'indépendance du Québec, le Parti nationaliste, qui avait présenté des candidats dans toutes les circonscriptions du Québec, a obtenu 2,5 p. 100 des suffrages exprimés au Québec.



Les leaders des trois principaux partis — de gauche à droite, Ed Broadbent (Nouveau parti démocratique), John Turner (Parti libéral), Brian Mulroney (Parti conservateur) — au cours du débat télévisé du 25 juillet. Ce débat a eu pour effet d'accroître le mouvement d'opinion en faveur de Brian Mulroney.

rio et le Québec, les deux provinces les plus peuplées, passent cette fois aux conservateurs. C'est dans ces deux provinces que le Parti libéral enregistre la quasi-totalité (89 p. 100) de ses pertes et il ne trouve pas ailleurs de compensations, puisqu'il perd plus de la moitié des sièges qu'il détenait dans les provinces de l'Atlantique et qu'il demeure à peu près sans représentation à l'ouest de l'Ontario (4). Le Parti conservateur prend la majorité dans toutes les provinces, même au Québec, forteresse libérale. Quant au Nouveau parti démocratique, il faiblit dans ses fiefs de l'Ouest et rétablit, ou presque, sa situation en obtenant des résultats remarquables en Ontario ; il demeure sans représentation parlementaire à l'est de l'Ontario.

Les élections du 4 septembre ont été l'une des conséquences du départ de M. Pierre Elliott Trudeau, premier ministre de 1968 à 1984, à l'exception d'une période de neuf mois en 1979-1980. Lorsque, en avril dernier, M. Trudeau annonça sa décision de se retirer, il démissionna d'abord de ses fonctions de leader du Parti libéral,

4. Il n'y obtient que 2 sièges, sur 78, dont celui qu'a obtenu M. John Turner, ancien premier ministre, devenu chef de l'opposition.

auxquelles il avait été élu en 1968. Un congrès spécial, dit de nomination, lui donna pour successeur M. John Turner, avocat d'affaires et ancien ministre, qu'il préféra à M. Jean Chrétien, un Québécois qui était alors ministre des finances. M. Turner devint premier ministre, le 30 juin, sans que des élections aient été nécessaires puisque son parti disposait de la majorité à la Chambre des communes. Les lois constitutionnelles canadiennes disposant que la durée d'une législature ne peut excéder cinq ans, le nouveau premier ministre décida, selon l'usage, de tenir des élections sans attendre le terme ultime (février 1985).

La campagne des chefs

La campagne électorale fut menée rondement, pendant la durée du mois d'août, par les leaders des trois partis représentés aux Communes. Bien qu'il ne s'agisse aucunement d'une élection du premier ministre au suffrage universel direct, mais de l'élection de 282 députés, parmi lesquels le futur premier ministre, les campagnes électorales canadiennes sont toujours très

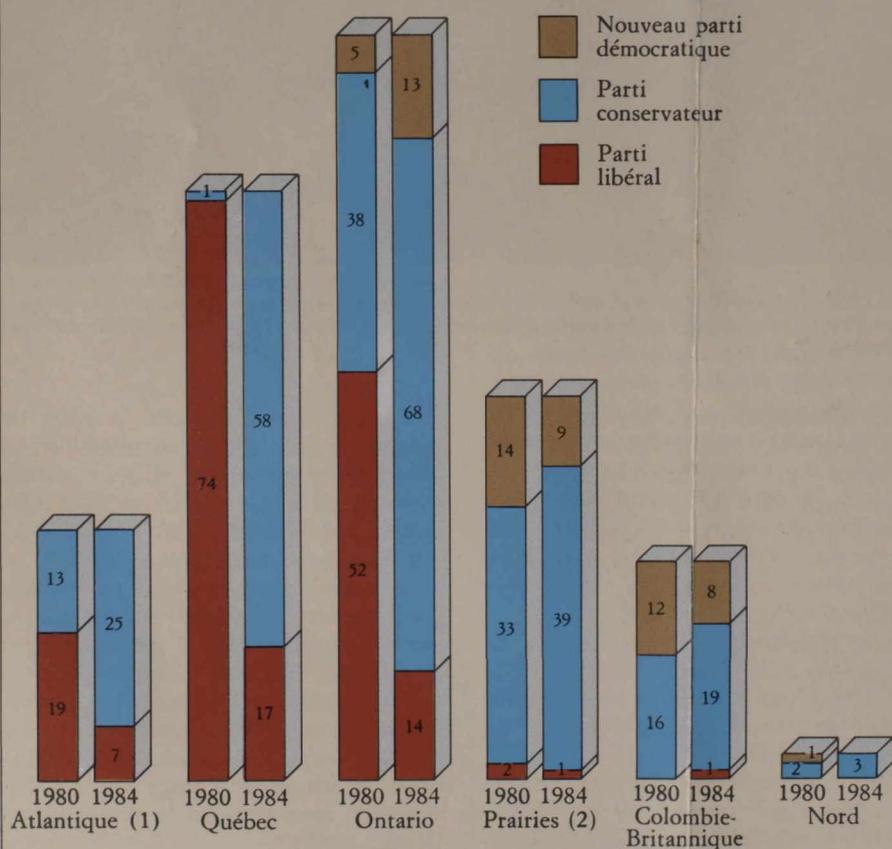
La victoire du Parti conservateur

→
personnalisées. Nombre d'électeurs votent pour un candidat local dans le dessein de favoriser le chef du parti pour lequel il se présente.

Ayant pris pour slogan « Passons vite à l'action », M. Turner axa la campagne du parti libéral sur les problèmes économiques : l'emploi, la formation des jeunes, la création d'entreprises, le déficit budgétaire. Sur le plan constitutionnel, il déclara qu'il ne négocierait qu'avec un gouverne-

et pour l'harmonisation des politiques entre le pouvoir fédéral et les provinces ; il déclara qu'il s'efforcera de collaborer avec tout gouvernement élu du Québec. Quant à M. Broadbent, leader du Nouveau parti démocratique, il demanda, entre autres, la création d'une taxe sur les exportations de capitaux et d'un impôt minimal sur les hauts revenus. Prenant la défense des « citoyens ordinaires », il renvoya dos à dos les chefs des deux grands partis

La répartition des sièges à la Chambre des communes



1. Terre-Neuve, Ile-du-Prince-Edouard, Nouveau-Brunswick.
2. Manitoba, Saskatchewan, Alberta.

ment québécois qui soit fédéraliste. M. Mulroney, dont le slogan était « Ça va changer », tira parti de la longue présence des libéraux au gouvernement — vingt ans — et il leur imputa la responsabilité des difficultés économiques. Il promit de favoriser les investissements étrangers. Sur le plan constitutionnel, il plaida pour le respect des compétences provinciales

— les « jumeaux de Bay Street », quartier financier de Toronto — et se présenta comme le seul artisan du changement.

La campagne électorale a été, plus encore peut-être que la précédente, fortement marquée par les techniques modernes d'organisation et d'information. Pendant plus d'un mois, les trois principaux leaders ont été l'objet d'une surveil-

lance constante de la part des médias. Silonnant le Canada en tout sens en compagnie de journalistes, ils ont été amenés à faire sur tout sujet de nombreuses interventions improvisées. Dans cet exercice, M. Mulroney paraît avoir dès le début pris l'avantage sur M. Turner. Son sens de la communication et son aisance dans la discussion lui ont souvent permis de s'imposer. Il en a été ainsi au cours des deux débats télévisés, l'un en français, l'autre en anglais, qui ont donné le ton des échanges avant même l'ouverture officielle de la campagne. Cette épreuve publique pourrait avoir joué un rôle important dans l'évolution des intentions de vote : jusque-là favorable aux libéraux, le

Brian Mulroney est né en 1939 à Baie-Comeau (Québec), petite ville située sur la « Côte Nord », rive gauche de l'estuaire du Saint-Laurent. Après des études de droit et d'économie, en particulier à l'université Laval, il entre à Montréal dans un cabinet de conseillers juridiques où il exerce jusqu'à l'âge de trente-sept ans. Militant du Parti conservateur depuis sa jeunesse, il gravit rapidement les échelons de la carrière politique, sans cependant se présenter à la députation. En 1976, il est déjà candidat à la direction de son parti, mais le congrès de nomination lui préfère Joe Clark, qui gagnera, bien que de justesse, les élections de 1979 et sera premier ministre du Canada pendant neuf mois. Brian Mulroney prend alors la direction de l'Iron Ore Company, filiale d'une société américaine qui exploite des mines de fer dans la péninsule du Québec-Labrador. En 1983, il se présente de nouveau à la direction du Parti conservateur. Au cours d'un nouveau congrès de nomination, il l'emporte sur Joe Clark avec 54,5 p.100 des voix des congressistes. A la faveur d'une élection partielle, il se fait alors élire, dans une circonscription de Nouvelle-Ecosse, député à la Chambre des communes et il devient chef de l'opposition (gouvernement libéral de Pierre Elliott Trudeau). Depuis les élections du 4 septembre, il représente la circonscription québécoise qui comprend Baie-Comeau, sa ville natale. D'origine irlandaise et catholique, Brian Mulroney est de langue maternelle anglaise et parfaitement bilingue.

sens des sondages s'est alors inversé. Tout au long de la campagne, les sondages n'ont d'ailleurs pas cessé d'être largement diffusés. Selon l'un des derniers qui aient été publiés et dont les résultats sont très voisins de ceux du scrutin, M. Mulroney était celui des trois candidats qui ferait « le meilleur premier ministre » aux yeux de quarante Canadiens sur cent (M. Turner : 20 p.100, M. Broadbent : 20 p.100) et « le plus aimable » pour 38 p. 100 (M. Broadbent : 25 p. 100, M. Turner : 22 p. 100). Plus des deux tiers des personnes interrogées déclaraient ne pas faire de différence entre M. Mulroney et M. Turner sur le plan politique. ■

Alex Colville

Où l'image est à la fois description et symbole.

UNE rétrospective de l'œuvre du peintre canadien Alex Colville a été présentée l'année dernière au Musée des beaux-arts de l'Ontario, à Toronto, et au début de cette année au Musée des beaux-arts de Montréal. Cette exposition, qui comprend une soixantaine de peintures, quelques sérigraphies et une série de dessins, est la reconnaissance explicite de la place qu'occupe Colville, l'un des maîtres du réalisme contemporain, dans l'art des vingt-cinq dernières années.

Alex Colville prend ses sujets dans la vie quotidienne, qu'il ne trouve « ni ennuyeuse, ni banale ». Ses tableaux sont d'un réalisme méticuleux. Aucun détail n'est négligé. Ils ne sont pas, cependant, « photographiques ». C'est que Colville ne se contente pas d'enregistrer ce qu'il voit et de le reproduire avec une fidélité parfaite, il nourrit aussi ses images de ses souvenirs, de ses valeurs, de ses impressions profondes. Ses tableaux manifestent toujours, avec la discrétion, la retenue qui lui sont propres, une réaction personnelle à un événement. L'artiste souligne d'ailleurs lui-même la différence entre prendre une photographie et faire un tableau. Dans la monographie qui sert de catalogue à l'exposition, David Burnett écrit : « Un tableau de Colville n'est pas un fragment du monde, mais une image visuelle unique » (1). Colville affirme à la fois la réalité du monde extérieur et sa signification existentielle.

Quoique tout à fait ordinaire, l'univers de Colville laisse souvent au spectateur une impression ambivalente qui en rend l'interprétation très ouverte. Il est comme figé à un instant précis de son mouvement. Chaque image est à la fois description et symbole. Les personnages ont quelque chose d'impénétrable, le regard tourné vers leurs propres pensées (*L'homme au pistolet* ; *Vers l'île du Prince-Edouard*). Ils semblent abriter une solitude inaliénable, même lorsque les liens familiaux les plus intimes les unissent (*Midi de juin* ; *Janvier*). Une barrière paraît s'interposer entre les êtres, qui n'est cependant pas indifférence et absence de



Rue principale (1979).

communication, mais autonomie, indépendance de la personne. « Sans autonomie, c'est-à-dire sans une certaine distance, dit Colville, il n'y a pas de communication possible entre les êtres ». Ce qui frappe surtout, c'est le sentiment d'intemporalité que donnent au spectateur les scènes familières peintes par Colville, sensation qui engendre une inquiétude sourde. On ne sait plus, tout à coup, ce qu'il faut comprendre, ce qu'il faut penser de ces images qui semblaient d'abord immédiatement lisibles. L'impression déroutante est accentuée par l'attitude souvent ambiguë des personnages — hommes ou animaux — et par la composition du tableau. Ainsi, dans *L'Homme au pistolet*, l'organisation de l'espace fait effectuer sans cesse au regard un mouvement de va-et-vient de l'homme au pistolet, tandis que l'homme, par son attitude à la fois impersonnelle et préoccupée, appelle de la part de celui qui regarde tout un travail d'imagination. Va-t-il se suicider? Est-ce une menace d'agression? Ou bien la simple réflexion d'un amateur de tir sur son adresse après un exercice, réussi ou non?

De même, dans *Chien et Pont*, nous ne savons pas trop ce qu'il faut induire de l'at-

titude du chien. N'est-ce qu'une bête paisible qui retourne chez son maître? L'animal prépare-t-il au contraire une attaque? Pourquoi ce chien, seul et au regard fixe, sur ce pont métallique dont la structure se découpe sur un ciel jaune de nuit tombante ou de lever du jour?

Quoi de plus banal que la scène d'hiver de *Rue principale*, où deux femmes qui



Né à Toronto en 1920, Alex Colville vit dans les provinces maritimes depuis son enfance. Après ses études à l'École des beaux-arts de la Mount Allison University (Sackville, Nouveau-Brunswick), il s'engage en 1942 dans l'armée canadienne. En 1946, il devient professeur à la Mount Allison University. Pendant près de vingt ans, son enseignement marque profondément les peintres de l'école canadienne dite « école réaliste des Maritimes ». Depuis 1963, il se consacre à la peinture. De nombreux critiques et amateurs d'art, aux États-Unis et au Canada, tiennent Alex Colville pour « le peintre réaliste le plus important du monde occidental ».

1. David Burnett, Colville, traduction de Lucie Amyot, 272 pages, Editions du Trécaré, Montréal.

Alex Colville



viennent de faire des achats mettent leurs emplettes dans le coffre de leur voiture? Pourtant, certains détails sont troublants: le monument aux morts, par exemple, qui s'impose au regard et s'inscrit dans le tableau en contrepoint des occupations quotidiennes des deux femmes. Est-ce l'horreur de la guerre face à la vie? Est-ce la mort qui se rappelle à nous et nous force à nous demander: qui sommes-nous? où allons-nous? S'il n'y a pas ici le même suspense que dans *l'Homme au pistolet*, l'interrogation subsiste, et une certaine tension.

Il arrive souvent que Colville base la construction du tableau sur l'opposition de deux éléments, par exemple un cheval et un train (*Cheval et Train*), une jeune fille et un autobus (*Autobus à Berlin*), un homme et un pistolet (*l'Homme au pistolet*). La juxtaposition peut surprendre, voire dérouter; presque toujours, elle crée un dépaysement et une appréhension. La jeune fille qui court vers l'autobus, mais parallèlement à lui, cherche-t-elle à le rattraper? On ne sait même pas si l'autobus est en marche ou à l'arrêt. Peut-être la course éperdue de la jeune fille est-elle due à la crainte d'être poursuivie par quelqu'un qui la menace? Le cheval qui galope face au train qui approche dans le lointain va-t-il entrer en collision avec lui ou bien s'écartera-t-il de la machine avec indifférence, la laissant poursuivre sa course sur le chemin tout tracé des rails, et lui opposant la force de sa liberté? Il y a toujours une grande part d'inconnu dans les ta-

bleaux de Colville. Ce n'est pas la moindre singularité de cet art si équilibré, si contrôlé, que d'engendrer chez le spectateur une grande incertitude. Les scènes transcrites offrent une présence quasi tangible, mais elles rendent perplexes. C'est que le peintre, à partir de gestes quotidiens, d'attitudes banales, de lieux familiers, pénètre les êtres et les choses en les reproduisant fidèlement. Il saisit la vie à un moment déterminé de son déroulement: «C'est la vie elle-même qui est ambiguë», dit Colville.

La technique d'Alex Colville est exigeante. Il exécute d'abord de nombreux

dessins, trace des esquisses, puis élabore une structure modulaire géométrique. Il reporte alors la structure modulaire sur le panneau à peindre, la recouvre de légers lavis, puis bâtit ses formes, les précisant peu à peu dans tous leurs détails. Colville utilise une technique pointilliste à peine perceptible, qui lui permet d'obtenir une finition méticuleuse et qui donne à la lumière, dans toutes ses œuvres, une qualité si particulière.

Très souvent, Colville situe ses personnages devant une ligne d'horizon haute, comme s'ils étaient vus par un spectateur



Janvier (1971).

Stop for Cows (1967).



assis, ce qui donne aux figures une sorte de monumentalité. David Burnett remarque qu'il est fondamental pour Colville qu'il y ait une «présence», humaine ou animale, à l'intérieur du tableau. Ce personnage, avec lequel le spectateur s'identifie, est celui qui regarde la scène. Le tableau est donc vu à la fois de l'extérieur par le spectateur et de l'intérieur par le personnage interne à l'œuvre.

Alex Colville définit son art comme un «art primitif». Il veut dire que sa peinture ne traduit pas que des préoccupations d'ordre artistique, mais aussi philosophique, l'art, la vie et la morale étant pour lui inséparables. En décrivant dans ses tableaux, avec une précision qui n'oublie rien et sans se laisser aller à aucune concession, ce qu'il appelle «l'expérience commune», c'est-à-dire nos faits et gestes de tous les jours, il nous met en fin de compte en face de nos propres interrogations. ■

journal

SOCIÉTÉ

■ **Langues d'enseignement au Québec.** En application d'un jugement rendu le 26 juillet dernier par la Cour suprême du Canada, les enfants dont l'un des deux parents a suivi au Canada l'enseignement primaire en anglais peuvent désormais être inscrits, au Québec, dans des établissements où la langue d'enseignement est l'anglais. Cette possibilité était réservée depuis 1977 aux enfants dont l'un des deux parents avait suivi l'enseignement primaire en anglais au Québec même. Rendu à l'unanimité des neuf juges de la Cour, ce jugement marquera une date importante dans le développement de la notion d'accès à l'enseignement des minorités canadiennes de langue. Au Québec, la loi 101, que le gouvernement de M. René Lévesque a fait adopter en 1977, avait pour effet de refuser, non seulement aux enfants d'immigrés, mais encore aux enfants de Canadiens anglophones venus d'autres provinces la possibilité de recevoir l'enseignement dans la langue de leurs parents. En 1982 et 1983, deux instances judiciaires québécoises avaient condamné ces dispositions de la loi 101 et c'est au vu de ces décisions que le gouvernement québécois avait saisi la Cour suprême du Canada. Celle-ci a estimé que les dispositions en litige étaient incompatibles avec celles de la Charte canadienne des lois et libertés qui, en 1982, a été intégrée aux textes constitutionnels canadiens. La nouvelle loi constitutionnelle dispose en effet, dans son article 23, que les membres des minorités de langue doivent pouvoir faire instruire leurs enfants dans leur langue partout au Canada. La loi 101, par son article 73, ne le permettait pas. La Cour n'a pas admis la thèse, soutenue par le gouvernement québécois, selon laquelle cet article définissait une « limitation raisonnable » du texte constitutionnel dont, selon l'esprit de ce texte, « la justification pouvait être apportée dans le cadre

d'une société libre et démocratique ». Les juges ont estimé au contraire que l'article 23 de la Charte canadienne avait été rédigé, en 1981, en fonction de l'article 73 de la loi 101 : les Constituants, ont-ils dit, ont voulu poser une règle générale qui garantisse aux minorités francophones et anglophones du Canada une part importante des droits dont la minorité anglophone du Québec jouissait avant l'application de la loi 101.

TECHNIQUES

■ **Repérage par satellite.** L'idée d'utiliser des satellites pour repérer les avions et navires en perdition remonte loin, mais ce n'est qu'en 1977 que le Canada et les Etats-Unis ont uni leurs efforts pour mettre sur pied le système *Sarsat* (Search and Rescue Satellite), qui visait cet objectif. La France s'est jointe à eux peu après. De son côté, l'Union soviétique a élaboré un système analogue et s'est entendue en 1977 avec les membres du groupe *Sarsat*. Depuis



Le satellite retransmet le signal de détresse à la station au sol. Les coordonnées du lieu de l'accident sont transmises automatiquement au Centre de commande de la mission, qui donne l'alerte.

deux ans, le satellite soviétique *Cospas*, en orbite polaire autour de la Terre, capte les signaux de détresse. Evoluant à mille kilomètres d'altitude, il fait le tour de la Terre en cent minutes. Depuis le lancement du satellite

américain *Tiros-N*, en mars dernier, la couverture de toutes les régions du globe est maintenant deux fois plus fréquente. Au Canada, la station au sol capable de recevoir les signaux envoyés des satellites *Sarsat-Cospas* est située près d'Ottawa. Elle est munie d'une antenne parabolique qui suit le satellite dès qu'il apparaît à l'horizon. Pendant qu'il traverse le ciel, la station peut recevoir les signaux de détresse provenant, de part et d'autre de la trajectoire apparente du satellite, d'une bande de 4 000 kilomètres de largeur. Dix minutes après le passage du satellite, les ordinateurs de la station au sol achèvent de traiter les données reçues et sont à même de calculer, avec une approximation de 8 à 30 kilomètres, le point d'origine d'un signal de détresse. Les coordonnées du lieu de l'accident sont transmises automatiquement au Centre de commande de la mission, qui alerte le plus proche Centre de coordination du sauvetage des Forces armées. L'ensemble du système doit rendre de grands services au Canada, où l'on organise chaque année, à grands frais, près de neuf mille expéditions de sauvetage d'avions ou de navires en difficulté.

■ **Un violon électrique.** Richard Armin, de Toronto, est confiant. Il est en effet l'inventeur, avec son équipe (son frère et sa sœur, eux aussi musiciens, et un ami ingénieur) d'une nouvelle formule de violon. Créé après dix ans de recherches par des musiciens passionnés d'amplifications et de vibratos, l'instrument est le chef de file d'une série de « cordes électriques » faite par ailleurs d'un alto et d'un violoncelle. Le violon et ses cousins sont, selon leurs inventeurs, capables de jouer dans tous les styles, en concert ou en studio. « A mon avis, dit Richard Armin, les instruments traditionnels ne sont pas suffisants, en particulier pour la musique contemporaine : ils sont étouffés par les instruments à vent ou la musi-



Violon électrique.

que électronique. Ce que nous avons voulu, c'est réinventer la tradition en lui alliant les avantages de la technologie moderne ». Contemporain par son dessin, le violon reste cependant très proche du stradivarius. D'un beau rouge sombre, il est fait d'érable, d'ébène et d'épinière. L'innovation réside dans le fait que la coque n'est plus une boîte de résonance. Seule, en effet, la partie supérieure, renforcée de fibres de carbone, est utilisée comme source de son. Un circuit électronique est caché dans le corps. Pour éviter les parasites, la coque est munie d'un film ultra-fin qui assure son étanchéité. Vu à l'exposition *Technicanada*, Paris.

■ **Pluie artificielle.** Au Centre de recherches de l'Alberta, les chercheurs poursuivent leurs travaux sur les techniques qui permettront de provoquer la pluie en cas de sécheresse ou de réduire la taille des grêlons. Dans les Prairies, les nuages venant des Rocheuses causent chaque année aux récoltes de céréales des dégâts qui peuvent être évalués à 600 millions de francs. Selon la direction du Centre, des résultats satisfaisants sont maintenant en vue. La recherche porte sur l'ensemencement des nuages à l'aide

d'iodure d'argent. Le produit est injecté par avion dans les nuages, ce qui peut avoir pour effet de réduire la taille des grêlons ou de transformer les cumulus en eau de pluie. Le problème le plus difficile consiste à déterminer le « créneau d'ensemencement », c'est-à-dire la période exacte, d'une durée de quelques minutes seulement, au cours de laquelle le nuage est « mûr ». Les facteurs atmosphériques en cause étant très nombreux, il est nécessaire de disposer de trente ans au moins d'observations.

ARTS

■ **Mimi Parent** met ses rêves en boîte. L'artiste canadienne cache au fond de grands cadres de bois noir des tableaux qui sont des fenêtres ouvertes sur ses phantasmes. Mimi Parent assemble des matériaux hétéroclites, des perles de verre, des



Mimi Parent, Le château muet.

clés, des poupées, des jouets d'enfant ou des objets de femme. Ses tableaux échappent aux règles strictes du trompe-l'œil, mais restituent à la perfection un univers irréel. Il fait plein soleil dans « L'Après-midi du petit Freud ». Grimpé sur un tas de galets, un petit garçon du début du siècle tient un cerf-volant dans un paysage orangé. Le bras levé, il semble se protéger des ardeurs d'une gigantesque colombe. L'oiseau veut-il l'embrasser ou le mordre ? Mimi Parent a suivi à sa manière la voie de Chirico, de Delvaux, de Max Ernst. Elle peuple ses œuvres d'animaux et de totems qui sont autant de symboles de sa mythologie personnelle. Che-

vaux, daims, poissons et monstres cornus paradent en silence aux côtés de statues revêtues de toges, qu'elle métamorphose au gré de ses envies. Ses boîtes sont décorées de palais néo-classiques, immenses salles plus ou moins vides. Quelques paysages champêtres émergent d'un monde où les jardins sont architecturés, imposants. L'érotisme y est travesti avec un humour grinçant. La femme est un gant ou une jupe à laquelle grimpe une armée de rats. Les couleurs criardes de l'artiste contribuent par le choc de leurs contrastes à créer une atmosphère de doux malaise. Vu à la galerie André-François Petit, Paris.

■ **Louis Gosselin**. « J'aime provoquer la matière en la mettant dans des conditions qui la forcent à réagir, car alors je parviens à suivre son rythme, lorsque je la sens respirer sous mes doigts ». Louis Gosselin est céramiste. Il travaille l'argile et la pâte de porcelaine. Il crée ainsi de grandes sculptures en forme de disques, faites de grès aux couleurs chaudes. Il donne à l'émail toutes les teintes de la nature, du vert au brun, et ses œuvres semblent faire référence à des forces profondes, terriennes : le feu, la matière, les volcans. Outre ces pièces souvent monumentales, l'artiste expose des objets en porcelaine d'une tout autre facture. Blanches, lactées, parcourues par des vaguelettes translucides en céladon, ses coupes et ses boîtes évoquent la mer, les coquillages. Aux forces telluriques s'opposent la pureté du sa-



Louis Gosselin, Pi, porcelaine (1983).

ble et la luminosité du calcaire poli par les marées. Louis Gosselin a fait un long séjour à la manufacture de Sèvres où il a su recréer son monde de fossiles à partir du kaolin capricieux et souvent cruel. Son œuvre rappelle la rigueur et l'esthétique de l'art Zen. « C'est possible, dit-il, mais c'est instinctif : je n'ai jamais mis les pieds au Japon ». Vagabond solitaire, ce Québécois poursuit son chemin, entre le Canada et l'Europe, exposant pour la galerie Maeght, pour Sèvres et pour bien d'autres. Vu au Centre culturel canadien, Paris.

■ **Solange Lefebvre**. Un paysage brumeux. A travers les arbres, on devine les premières traces de rose et de blanc qui annon-



Solange Lefebvre, Doux réveil.

cent l'aube. Les couleurs sont délicates. Les arbres sans feuilles sont réduits à une silhouette noire qui se découpe sur le ciel. Les émaux de Solange Lefebvre sont l'œuvre d'une terrienne, amoureuse de la forêt et du graphisme fantaisiste et souvent baroque des arbres qui la composent. « Je crois que je vais continuer à travailler sur ce thème. Il y a encore tant de choses à dire sur les arbres ! ». Si Solange Lefebvre reste fidèle à la nature, elle évolue dans sa manière de traiter les émaux. « Je m'intéresse beaucoup aux contrastes que je peux créer entre la matité et la brillance des couleurs. L'arrêt de la cuisson pratiqué plus ou moins tôt permet d'obtenir des effets très intéressants quand le feu est bien maîtrisé ». Certaines de ses œuvres sont composées d'un jeu entre des poudres de couleur claire et des poudres opaques. D'autres allient la gravure du cuivre à des couches d'émail transparentes qui ainsi laissent apparaître les teintes du métal.

Les plus récentes font appel à la fois à une cuisson bloquée prématurément et à l'introduction de corps étrangers, comme le sable, qui remettent en question l'aspect traditionnel d'une technique connue sous sa forme lisse ou cloisonnée et que l'artiste a d'ailleurs pratiquée. Pour Solange Lefebvre, l'heure est à la découverte. « Si on ne risque pas, dit-elle, on ne dépassera pas l'émail classique ». Vu à la galerie des services culturels de la délégation générale du Québec, Paris.

■ **Mary Celestino** est peintre. Un jour, l'idée lui est venue d'utiliser des chiffres romains alors qu'elle faisait jusque-là de la peinture « gestuelle abstraite ». Elle peignait par « coups de pinceau abondants ». Certains des petits traits qu'elle utilisait formaient en se croisant des configurations en x et en v. Pour elle, qui était fascinée par la calligraphie, les chiffres romains signifiaient à la fois langage et nombres. Ses premiers travaux « chiffrés », d'abord en noir et blanc, passèrent rapidement à la couleur. La méthode de travail est d'une grande précision. L'ar-



Marie Celestino, Orphée.

tiste divise la toile en une grille et elle écrit des nombres dans les espaces. Le travail se fait de gauche à droite, chaque chiffre ayant sa couleur. La composition s'effectue au moment du choix des couleurs et du système d'agencement des chiffres autour desquels le tableau se construira. La répétition des formes et des couleurs crée un mouvement ondulatoire. Des vagues de couleurs émergent et se résorbent en un labyrinthe de

motifs qui rappellent les effets visuels de la tapisserie. Les chiffres de Mary Celestino se transforment pour l'observateur en points de croix ou en points de tige, et la peinture accomplit ainsi un effet de trompe-l'œil. Le tissu devient modèle.

TERRITOIRE

■ **Fossiles.** Des chercheurs de l'université d'Alberta ont découvert aux abords du lac Fossil-Fish, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Grande-Prairie, de nombreux fossiles de cœlacanthes, de sauropodes et d'autres amphibiens. Ils ont rapporté de leur expédition quelque quatre cents pièces qui ont été réparties entre l'université d'Alberta et le musée de paléontologie Tyrrell. Certains fossiles mesurent plusieurs mètres de long. L'un d'eux, très bien conservé, est celui d'un grand poisson qui a la gueule ouverte avec un petit poisson dedans. Ce poisson vivait au triasique, il y a deux cents millions d'années, époque antérieure à celle de l'apparition de la plupart des dinosaures. L'expédition a mis deux jours pour atteindre le lac Fossil-Fish, très reculé et difficile d'accès, et elle a dû utiliser quatorze chevaux de portage.

ECONOMIE

■ **Exportations d'électricité.** Hydro-Québec, société de droit provincial qui a le monopole de la production de l'électricité au Québec, a conclu, en juin dernier, avec le New England Power Pool une entente de principe sur la vente d'énergie électrique aux Etats américains de Nouvelle-Angleterre. L'entente porte sur la vente ferme (électricité utilisée en base) de 7 milliards de kilowattheures par an, pendant dix ans, à partir de 1990. En juillet, la société a signé avec le seul Etat du Vermont un contrat de vente de 1

milliard de kilowattheures par an, pendant dix ans, à partir de septembre 1985. Le Vermont s'est engagé à acheter au moins 80 p. 100 des 10 milliards de kilowattheures prévus au cours de la décennie. Hydro-Québec exportera aussi en Nouvelle-Angleterre pendant onze ans, à partir de 1986, quelque 33 milliards de kilowattheures excédentaires. Les premières ventes d'Hydro-Québec à des compagnies de distribution américaines ont été effectuées en 1978 et des contrats ont été signés en 1982 et 1983, mais les ventes et les contrats ne portaient alors que sur des surplus d'énergie électrique.

■ **Industrie automobile.** La construction automobile, qui connaît une situation difficile sur le plan commercial, investit massivement, avec l'aide des pouvoirs publics, dans des programmes d'expansion à moyen terme. Ainsi l'American Motors Canada — filiale de l'American Motors Corporation, elle-même filiale de Renault — forme le projet de construire à Brampton, ville de l'Ontario où elle est déjà implantée, une usine ultra-moderne dont la capacité d'assemblage sera de 150 000 voitures par an à partir de 1990. La production pourrait commencer dans trois ans. L'investissement est évalué à 764 millions de dollars canadiens (environ 5 milliards de francs français), dont un peu plus de la moitié pour la seule construction de l'usine. Le gouvernement du Canada, celui de l'Ontario, Renault et des banques canadiennes participeront au financement. Le projet créera 1 800 emplois dans l'usine et 4 200 dans les entreprises sous-traitantes. La nouvelle usine servira sans doute à lancer sur le marché américain le modèle qui, en Europe, succédera en 1986 à la Renault-18. D'autre part, General Motors a décidé d'investir 1 milliard de dollars canadiens (6,5 milliards de francs français) dans ses installations d'Oshawa (Ontario), où la compagnie occupe déjà seize mille personnes. L'investissement servira notamment à créer

un nouvel atelier de montage et à agrandir l'usine actuelle de construction des poids lourds. Le nombre des emplois directs qui seront créés dans trois ans sera de 1 100. Enfin, le constructeur japonais Honda a pris la décision de construire une usine d'assemblage à Alliston (Ontario).

■ **Exploration pétrolière.** Une grande activité règne sur les champs pétrolifères de la Saskatchewan, l'une des trois provinces des Prairies. Surtout connue par sa production de céréales, la province (1 million d'habitants) ne peut certes pas rivaliser avec son opulente voisine, l'Alberta, dans le domaine du pétrole : celle-ci produit 910 000 barils par jour et ses réserves sont évaluées à 4,3 milliards de barils ; la Saskatchewan produit 150 000 barils par jour et ses réserves sont évaluées à 690 millions de barils. Pour le moment, la Saskatchewan est cependant, avec l'Alberta, l'une des deux provinces



canadiennes productrices et elle entend développer sa part de l'extraction et du marché. L'année dernière, on a foré en Saskatchewan 1 409 puits, le double de l'année précédente, et tout indique que la progression sera du même ordre cette année. Dans les environs d'Estevan, ville située dans le sud-est de la province, on peut voir quelque quatre-vingts derricks et les habitants disent que la frénésie des prospecteurs rap-

pelle celle de leurs devanciers de 1956, année où l'on découvrit le premier gisement de pétrole dans la province.

IMAGES

■ **« Maria Chapdelaine ».** Gilles Carle illustre à sa manière le « récit du Canada français » de Louis Hémon. Tout le monde connaît l'histoire de Maria Chapdelaine, cette jeune fille des pays d'en-haut qui tombe amoureuse d'un



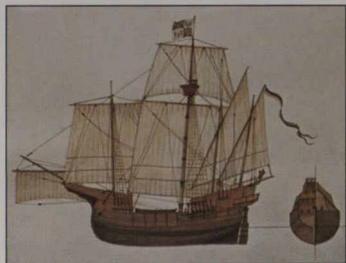
Carole Laure.

bûcheron, le séduisant François Paradis. Né avec la débacle du printemps, cet amour chaste ne rend Maria heureuse que peu de temps. Son fiancé trouve la mort dans la forêt. Maria renonce à ses rêves : elle finit par épouser un voisin, défricheur comme ses parents, non sans avoir pensé à un autre garçon qui est devenu ouvrier dans une usine des Etats-Unis. Le roman de Louis Hémon est bien plus qu'une histoire d'amour, c'est une parabole faite pour illustrer le choix entre les aventures du pionnier, la jouissance du progrès dans le confort des villes et l'attachement à la terre natale. Le coureur des bois trouble l'univers de sédentaires des Chapdelaine, qui préférèrent pour leur fille la vie de la ferme. Pour incarner l'héroïne, Gilles Carle a choisi Carole Laure, qui interprète une Maria prude mais provocante, pieuse mais amoureuse des plaisirs de la vie. On est loin de la Maria de l'imagerie populaire. Celle de Gilles Carle vacille entre la sensualité de François (Nick Mancuso) et les leçons de morale du curé de choc du village (Claude Rich), avant de céder au conformisme en épousant son voisin fermier. Sur une musique de Lewis Furey, Gilles Carle convie le spec-

tateur à une belle ballade autour du lac Saint-Jean et montre avec humour les coutumes d'un temps où l'Eglise et la neige étaient les maîtres du Québec.

HISTOIRE

■ **Jacques Cartier : deux ouvrages pour la jeunesse.** Le Centre régional de documentation pédagogique de Rennes publie un dossier très riche en informations et en documents. On y trouve un fascicule consacré surtout aux moyens mis en œuvre par le découvreur : les navires, issus des caravelles, l'art de naviguer (na-



La Grande Hermine, dessin de Dan Lailler.

vigation à l'estime, contrôlée par la mesure astronomique de latitude), les cartes du seizième siècle, l'expérience des pêcheurs bretons, basques, normands et rochelais, la valeur de Jacques Cartier et de ses compagnons, enfin la politique d'expansion de François 1^{er}. Le fascicule est accompagné de douze diapositives commentées, de fiches documentaires, de cartes (les voyages de Cartier et de ses prédécesseurs, les nations indiennes au seizième siècle) et d'extraits des récits de voyages. « Jacques Cartier, pilote de Saint-Malo ; les moyens d'une découverte ». Centre régionale de documentation pédagogique, Rennes.

Les éditions Berger-Levrault publient pour les enfants de huit à douze ans un album — rédigé par Dan Lailler, conservateur des musées de Saint-Malo, et illustré par François Vincent — qui est bien fait pour donner à voir le bateau de Jacques Cartier. Après une partie introductive sur « Saint-Malo-de-l'Isle » et sur Cartier, l'ouvrage est axé sur

la construction de la coque du navire, les voiles, le gréement, et sur la science de la navigation. Deux chapitres évoquent le « pays du Saint-Laurent » et la vie des Indiens. « Le bateau de Jacques Cartier », Berger-Levrault, Paris.

LIVRES

■ **Jacques Folch-Ribas.** « Le valet de plume » raconte l'histoire d'une imposture, celle du succès. Un écrivain devient célèbre parce qu'il a lancé un sculpteur génial, Mattio, Picasso de la sculpture. Comblé par la gloire littéraire, il est cependant conscient de la tricherie sur laquelle repose sa renommée : il n'est que la plume de Mattio, qui le dépasse de beaucoup par le talent. Le problème de l'écrivain est ici de résister à son propre personnage et d'investir sa personnalité dans une œuvre qui n'existe que par la puissance d'une autre. Le héros de Jacques Folch-Ribas a beau analyser ses états d'âme, raconter ses rencontres, ses amours, parler de son œuvre, de la gestation de ses poèmes, il est clair que, même quand il décrit ses errances dans des sociétés cosmopolites, à San-Francisco ou dans le Vermont, quand il évoque l'Inde, l'Algérie ou le Brésil, il ne peut s'empêcher d'exprimer le charme de son ami, son rire, ses audaces. Mattio éclaire sa vie de son aura magnifique et, même s'il lui ravit sa compagnie, il le rend heureux. Saveurs exotiques, jolies femmes, paysages et lyrisme : notre héros mène l'existence dorée des auteurs comblés par le public et leur éditeur. Mais une bouteille, une méprise, et le voilà orphelin : le grand artiste est mort et le mystère demeure. Prisonnier, il est voué à la gloire tout en étant lucide : « scribe je suis, scribe je reste, et je vois bien que je mourrai aussi commodément que je vécus. Je suis mon meilleur texte, je suis mon meilleur problème ». Le roman est le quatrième de Jacques Folch-Ribas. D'origine catalane, ayant

vécu longtemps en France, l'auteur est architecte, critique littéraire et animateur radiophonique ; il vit au Canada depuis près de trente ans. Jacques Folch-Ribas, « Le valet de plume », 248 pages, Acropole éd.

■ **« Evangéline ».** 1755 : les Acadiens sont déportés par les Anglais qui les envoient sur de mauvais bateaux dans leurs colonies d'Amérique. 1847 : un Américain, Henry Longfellow, ému par la tragédie, lui consacre un long poème dont l'héroïne devient le symbole du Grand Dérangement. Evangéline est de Grand-Pré. Elle est belle, douce, courageuse et elle aime Gabriel. La déportation sépare les fiancés et entraîne la jeune fille dans une longue quête, du Canada au Mississipi en passant par l'Orégon. Elle recherche Gabriel, mais elle ne le retrouvera qu'au seuil de la mort. Le personnage et ses aventures sont présentés par le poète comme exemplaires et Evangéline n'est qu'une martyre parmi tant d'autres martyrs oubliés. Certains Acadiens se retrouvèrent en Louisiane (les Cajuns), d'autres goûtèrent des geôles londonniennes avant de rejoindre la France, d'autres encore revinrent en Acadie. Dispersés, décimés, ils restèrent profondément marqués. Comme l'écrit le poète, « Les paysans dévôts parlent les yeux en pleurs de leur Evangéline et de ses longs malheurs... ». C'est Léon-Pamphile Le May (1837-1918), conteur patriotique et mystique, qui a traduit le poème en français. Il s'agit d'une traduction libre, la poésie ne pouvant « empiéter ses ailes dans les terres-à-terre du littéral ». « Evangéline » reste typique du romantisme du début du dix-neuvième siècle ; l'œuvre est classique et le personnage mythique. Henry Longfellow, « Evangéline », 214 pages, texte conforme à celui de l'édition de 1912 ; Editions Leméac, Montréal, et Editions d'aujourd'hui, Paris ; collection « les Introuvables québécois ».

VARIÉTÉS

■ **Vincent Marcotte.** « Mais comment tu fais ? » : les yeux émerveillés, un petit garçon interroge le clown qui joue à la balle, s'amuse avec ses mains, réinvente les objets sans avoir l'air d'y toucher. Une trentaine d'enfants commentent son spectacle. Rarement public a été aussi vivant, spontané et soucieux de « faire aussi bien » que l'artiste. Vincent Marcotte, foulard rouge, pantalon trop court et regard rêveur, fait virevolter les sketches, associant le mime à la pantomime et à la musique. « Il ne sait pas parler, le monsieur ! » entend-on à l'avant-scène. « Tais-toi, tu vois bien que c'est un mime. Oh, il sait même faire du



Vincent Marcotte.

smurf ! ». Tandis que les adultes restent sages et silencieux, les petits jouent les critiques, tout en découvrant des techniques qu'ils ignoraient. « T'as vu ? Il nettoie une glace sans carreau. Mais comment il fait ? » Pédagogue souriant, le clown montre du geste et du regard comment faire fonctionner des cuillères pour en tirer de la musique. En sept ans de carrière, il a beaucoup travaillé avec les enfants, créant pour eux des mondes de fantaisie où la tendresse et la gentillesse sont toujours présentes. Voilà plusieurs années qu'il vagabonde au Canada et en Europe. L'une de ses dernières créations a eu pour cadre l'œuvre lyrique de Maurice Ohana « Les trois contes de l'honorable fleur » mise en scène par Patrick Fleury, où il a tenu plusieurs rôles de mime. Vu au Centre culturel canadien, Paris.

Science Nord

Un Centre des sciences et non pas un musée scientifique.

SCIENCE NORD, le nouveau Centre des sciences de Sudbury (Ontario), a ouvert ses portes au mois de juin. Situé au bord du lac Ramsey, à cinq minutes du centre de la ville, il est bâti sur un socle rocheux qui domine le lac. Son architecture, due à Raymond Moriyama, s'inspire du cataclysme géologique qui a donné naissance au bassin de Sudbury il y a deux milliards d'années et des événements glaciaires qui ont marqué le Nord canadien. La base de l'édifice symbolise les débuts géologiques de la région, lorsque la chute d'une météorite géante ou bien le travail de forces éruptives colossales provenant du centre de la

Sudbury

Sudbury (150 000 habitants) est l'une des principales villes de l'Ontario du Nord. Bâtie à une cinquantaine de kilomètres au nord de la baie Géorgienne (lac Huron), elle est située sur la bordure méridionale du Bouclier canadien, au point où s'amorce la rupture du peuplement agricole, avec des aspects pré-nordiques. La ville doit sa naissance à la découverte — en 1883, à l'occasion des travaux de construction du chemin de fer transcanadien — de gisements de cuivre, découverte bientôt suivie par celle des gisements de nickel qui ont fait sa prospérité. Éloignée des zones urbanisées du Canada, la ville est cependant un carrefour important : elle est située à la fois sur la route transcanadienne et au croisement des voies ferrées qui relient l'Ouest canadien aux grandes villes de l'Ontario du Sud et à Montréal. Aussi est-elle l'une des voies d'accès au Nord ; la forêt boréale commence à cent kilomètres de la ville.

Terre — on ne sait pas avec certitude quelle hypothèse retenir — a fracassé les roches et créé un immense cratère de soixante-six kilomètres de diamètre et de dix-neuf kilomètres de profondeur, donnant naissance, sur le pourtour du bassin, aux plus riches gisements de nickel du globe. Le premier étage a la forme hexagonale du cristal de glace, produit de la cristallisation de l'eau, et symbolise la glaciation et le climat qui ont donné sa forme au paysage nordique. Le cristal est posé sur le lit rugueux du cratère et sur un éperon rocheux vieux de plus de deux milliards d'années.

Science Nord comporte deux constructions : le pavillon d'accueil, qui abrite tous les services (restaurants, boutiques de cadeaux, administration, information touris-



Le Centre est bâti sur un socle rocheux qui domine le lac Ramsey.

tique, etc.), et le pavillon central, où se trouve la salle des expositions et qui constitue le cœur du Centre. Les deux pavillons sont reliés par une galerie souterraine creusée dans le roc, à la manière des galeries de mine de la région. Cette galerie suit une légère pente ascendante, ce qui donne au visiteur l'impression de pénétrer dans la roche, et débouche sur une vaste salle souterraine en forme de grotte où est projeté un film en trois dimensions qui retrace tous les aspects de la vie dans le Nord canadien. En quittant la salle, le visiteur emprunte la rampe en spirale qui relie les divers paliers du pavillon central et d'où il a une belle vue sur le lac Ramsey.

Science Nord se veut un « Centre des sciences » et non un « musée scientifique », c'est-à-dire un endroit où, comme à l'Ontario Science Center (dont le Centre de Sudbury se défend cependant d'être le petit frère) les visiteurs sont invités à manipuler des objets, à participer à des activités de caractère scientifique, à se poser des questions. Les expositions sont conçues de façon à faciliter le dialogue, la participation, la communication directe. Le Centre entend marquer le visiteur autant par sa façon de présenter les choses que par les choses qu'il contient. L'idée de vue d'ensemble et de liaison entre les parties étant fondamentale dans toute démarche scientifique, les programmes proposés sont présentés de manière à provoquer, stimuler ou aider l'esprit à relier les parties au tout, le point de départ

étant les gigantesques événements naturels et humains qui ont donné forme à Sudbury et à sa région. Ainsi le visiteur pourra construire des relations à l'intérieur de son expérience du Nord.

On comprend que, dans ce contexte, une large place soit faite, non seulement aux phénomènes étudiés par les différentes disciplines scientifiques et aux hypothèses auxquelles conduit la recherche en divers domaines, mais encore à l'histoire et à l'activité des hommes dans le Nord, qu'il s'agisse de l'exploitation du cuivre par les premiers occupants, des moyens à utiliser pour assurer sa survie en climat arctique ou du développement des techniques minières dans la région. Et comme, là aussi, on pense que l'on comprend mieux ce qu'on expérimente, on fait descendre le visiteur, dûment casqué, dans une mine de nickel en exploitation située à proximité, où des guides spécialisés commentent le travail des gens de la mine.

Une fois bien rôdé, *Science Nord* devrait pouvoir présenter une vue complète du Nord canadien en plusieurs volets (géologie, astronomie, météorologie, écologie, histoire, société, ressources naturelles, technologie, industries, etc.) et être le lieu idéal pour faire naître des solutions originales à certains problèmes propres au Nord. Il devrait aussi, par la curiosité qu'il ne peut manquer d'éveiller chez les jeunes, susciter bien des vocations scientifiques. ■

Le Grizzli

Un animal solitaire et mystérieux.



LE GRIZZLI, signalé pour la première fois en 1795 dans un journal d'explorateur, est demeuré très longtemps mal connu. Ce n'est qu'en 1960 que des études coordonnées, au Canada et aux États-Unis, nous ont renseignés sur son mode de vie et ses habitudes (1). Au dix-huitième et au dix-neuvième siècles, l'habitat du Grizzli s'étendait sur toute la moitié occidentale de l'Amérique du Nord, c'est-à-dire au Canada jusqu'à la frontière orientale du Manitoba. On ne le trouve plus aujourd'hui, aux États-Unis, qu'en Alaska et dans le Montana, et au Canada que dans le Yukon, les Territoires du nord-ouest, la Colombie-Britannique et l'ouest de l'Alberta.

Cet ours très massif, le plus gros carnivore terrestre d'Amérique du Nord avec l'Ours blanc, a frappé l'imagination et donné naissance à toute sorte de légendes et de contes. Mystérieux et solitaire, il peut être redoutable pour l'homme. La fourrure du Grizzli va du blanc crème au noir. Elle est, le plus souvent, claire sur la tête et les épaules, sombre sur le reste du corps, surtout sur les pattes où elle est très foncée. Comme l'Ours blanc, le Grizzli présente entre les épaules une bosse formée par les muscles de ses pattes. Il a des griffes très longues. Un mâle pèse de trois cents à quatre cents kilos, certains sujets pouvant atteindre six cents kilos.

Les petits naissent en janvier et en février. Ils ne pèsent que quatre cents

grammes et mesurent un peu plus de vingt centimètres, mais leur croissance est très rapide puisque, lorsqu'ils quittent la tanière, avec leur mère, au printemps, ils pèsent déjà dix kilos. Ils continuent à prendre du poids au cours de l'été, au point d'approcher les cinquante kilos quand ils regagnent leur tanière d'hiver. Les oursons restent en général avec leur mère jusqu'au mois de juin de leur deuxième année.

Les Grizzlis s'accouplent en juin, mais pas avant l'âge de trois ou quatre ans. Moins actifs après la saison des amours, ils engraisent, ce qui leur permet de subsister tout l'hiver dans leur tanière. Les femelles hivernent les premières, en octobre ou en novembre. Les mâles rejoignent la tanière en décembre et en émergent dès février ou mars. Les femelles restent dans leur antre jusqu'à ce que les petits aient atteint une bonne taille, à la fin d'avril ou au début de mai. L'hivernage des Grizzlis ne doit pas être confondu avec une hibernation. Il n'y a pas, en effet, de baisse sensible de la température du corps ni du rythme respiratoire, tout au plus un léger fléchissement. Les animaux ne tombent pas, comme ceux qui hibernent, dans un sommeil profond. Ils sont seulement léthargiques et peuvent même demeurer actifs.

Le Grizzli est souvent décrit comme un féroce tueur de bétail. C'est oublier que la chair n'est que l'un des éléments de sa nourriture. Il est omnivore et les végétaux entrent pour une bonne part dans son régime alimentaire. Quand il émerge de son

antre, au printemps, il aime à fréquenter les couloirs d'avalanche, où apparaissent les premières plantes, et on peut l'apercevoir en train de creuser à la recherche de racines. L'été, comme l'ours noir, il arrache force herbacées dans les clairières. Il se repaît aussi de baies, à l'automne.

Pendant toute sa période active, c'est cependant le Spermophile, voisin de la Marmotte, que le Grizzli convoite avec le plus d'ardeur. Il ne manque pas une occasion de dévorer des spermophiles ; dans les régions montagneuses, ces jeunes animaux lui échappent sans peine dès qu'ils ont atteint quelques semaines. Occasionnellement, le Grizzli peut tuer un cerf, un orignal ou un caribou adultes, ou encore du bétail, mais le cas est rare. Les goûts omnivores du Grizzli le conduisent souvent à rôder dans les dépôts d'ordures pour lesquels il a un penchant certain.

Cet ours est un solitaire. Son territoire mesure de cinq à trente kilomètres carrés. Dans les régions de montagne aux parois escarpées, les Grizzlis suivent d'ordinaire les vallées. Dans la toundra du nord de la Colombie-Britannique, ils parcourent de très grandes distances. Leurs déplacements ont été mesurés grâce à un système d'étiquetage ou au moyen de petits transistors fixés à l'animal. Il a été établi que les grizzlis pouvaient parcourir une centaine de kilomètres et que les ours habitués à se nourrir de détritus faisaient jusqu'à quatre-vingts kilomètres pour retrouver un dépotoir familial. Pourtant, on ne sait pas grand-chose des déplacements de cet animal solitaire, si ce n'est qu'il a une préférence pour les pistes qu'il connaît bien ; il choisit en général l'itinéraire qui lui demandera la dépense d'énergie la plus faible.

Le Grizzli est suffisamment puissant pour régner sans partage sur la faune indigène. Il n'a pas d'ennemis naturels et son gabarit le dispense d'avoir à se battre contre d'autres animaux. Il est, de ce fait, rarement belliqueux. Un être cependant menace son territoire : l'Homme. S'il l'y accule, l'animal se défendra féroce-ment. Malheur aussi à l'homme qui vient à passer près d'un dépôt d'ordures convoité : il risque fort de connaître une fin brutale.

La chasse au Grizzli s'effectue dans l'Ouest canadien au printemps et à l'automne. Ce n'est d'ailleurs pas la chasse sportive qui menace cet animal — il ne peut vivre qu'à l'état sauvage dans des régions presque inhabitées — mais l'amenuisement de son habitat, continuellement grignoté par les établissements humains. Aussi le service canadien de la faune estime-t-il que le Grizzli gagnerait à être mieux protégé, comme il l'est déjà dans les parcs nationaux et provinciaux. ■

1. Le Grizzli (*Ursus arctos* Ord) est une sous-espèce de l'Ours brun d'Amérique du Nord. Son nom vient de l'anglais grizzly, grisâtre.

Entretien avec Pierre George

«Le quartz et les pyrites de fer rapportés par Jacques Cartier ont tout de même été les symboles de ce que le continent américain a offert plus tard».



Jacques Vergues

● Comment êtes-vous venu à l'étude du Canada, qui apparaît dans votre œuvre après celle de bien d'autres sujets ?

● Il est vrai que mon itinéraire scientifique a été assez sinueux. J'ai commencé par la géographie physique – j'ai beaucoup travaillé sur les régions méditerranéennes – et, après la guerre, j'ai fait surtout des travaux de géographie humaine ; la géographie de la population reste l'un de mes thèmes préférés. C'est ainsi que je suis entré en relation avec les sociologues. Mon premier contact avec le Canada remonte à un colloque de sociologie qu'avait organisé, au lac Beauport, il y a une vingtaine d'années, le grand sociologue Georges Gurvitch. Le contact, pour moi, s'est très vite étendu. Un peu plus tard, j'ai été invité comme professeur étranger aux universités de Montréal puis d'Ottawa ; j'ai donné des conférences aussi à l'université de Sherbrooke et à l'université Laval. En 1967, j'ai répondu à une série d'invitations des universités d'Edmonton et Simon-Fraser. J'ai eu aussi la chance de pouvoir envoyer au Canada d'excellents élèves, parmi les-

quels je citerai Jean-Claude Lasserre, resté au Canada près de vingt ans, auteur d'une thèse remarquée sur le Saint-Laurent, et Claude Monzagol qui, fixé au Canada, a dirigé le département de géographie de l'université de Montréal et exerce actuellement les fonctions de vice-doyen. Comment, dans ces conditions, ne pas avoir été captivé par le Canada ?

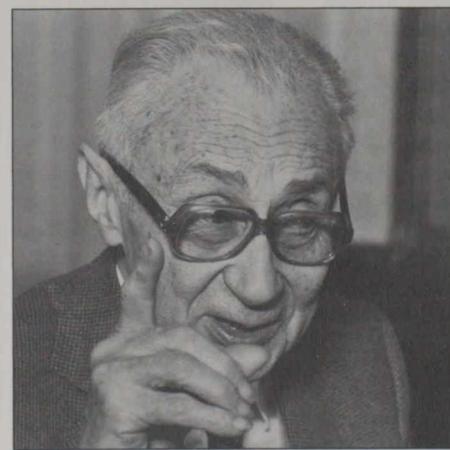
● Si l'on essaie de se mettre à la place de Jacques Cartier, son premier contact avec la région du Saint-Laurent a dû être plutôt rude ?

● L'affleurement du Bouclier canadien forme une véritable barrière naturelle qui n'offre de passage que par une seule voie d'eau, celle de la Saguenay. Toutes les autres se terminent par des chutes : elles ne pouvaient pas être remontées. Les parages du Saint-Laurent étaient connus avant Jacques Cartier, sans doute même avant Christophe Colomb, par les pêcheurs de morue. Mais cette pêche avait quelque chose de la chasse au trésor : les pêcheurs se gardaient de faire connaître les voies qu'ils avaient suivies. Si Jacques Cartier a été choisi, c'est parce que, appartenant au milieu des pêcheurs de Saint-Malo, il avait connaissance de quelques secrets, mais on ne lui a pas facilité la tâche. C'est ce qui explique qu'il n'ait pas réussi à découvrir l'entrée de l'estuaire du Saint-Laurent à son premier voyage. A son second voyage, il a bénéficié des services du fils d'un chef indien ramené en France en 1634 et qui lui servit d'interprète. Jacques Cartier a rapporté, en fin de compte, du quartz et des pyrites de fer qu'il avait pris pour des diamants et pour de l'or, mais qui étaient tout de même des symboles de tout ce que le continent américain devait offrir plus tard.

● La remontée du Saint-Laurent par Jacques Cartier ne pouvait dépasser Hochelaga, devenu Ville-Marie puis Montréal.

● Au delà du site d'Hochelaga, le Saint-Laurent ne pouvait plus être remonté à cause des rapides de Lachine. Il a fallu, pendant plus d'un siècle, recourir au portage, et c'est ce qui a fait de Montréal un point de passage obligé et, de là, une place commerciale. Surtout à partir du

moment où, à l'époque de Champlain, on a atteint les Grands Lacs, cette mer intérieure de 248 000 kilomètres carrés, près de la moitié de la superficie de la France. L'enjeu était énorme. Au siècle dernier, en revanche, les rapides de Lachine n'étaient plus techniquement un obstacle : on avait bien su contourner les chutes du Niagara, dont la dénivellation est de cent mètres. En réalité, les Etats-Unis ont eu le désir de garder pour eux le transit des Grands Lacs, en particulier le trafic des grains de la Prairie : un canal relie depuis le début du dix-neuvième siècle le lac Érié au port de New-York, rival de celui de Montréal. Tout changea lorsque, en 1954, commençant à se préoccuper de l'épuisement du minerai de fer du Minnesota, les Etats-Unis envisagèrent d'exploiter avec le Canada les gisements du Labrador, situés de part et d'au-



Jacques Vergues

tre de la frontière qui sépare le Québec de la province de Terre-Neuve. Alors les Américains ont accepté l'idée que le Saint-Laurent pourrait être une voie internationale reliant l'estuaire à la région des Grands Lacs. Après cinq ans de grands travaux, la voie maritime a été inaugurée en 1959, mais la crise de la sidérurgie et l'abandon des gisements du Labrador posent maintenant le problème de sa rentabilisation. Certaines productions américaines, comme le soja, pourraient être expédiées par la voie maritime plutôt que par le port de la Nouvelle-Orléans. La création de nouvelles industries le long du fleuve, traitement de l'aluminium en particulier, intervient également. →

Né à Paris en 1909, M. Pierre George, membre de l'Institut, a été professeur à la Sorbonne de 1949 à 1978. Il est président de l'Association française d'études canadiennes. Auteur de nombreux ouvrages de géographie générale et régionale, il a consacré au Québec, en 1979, un volume de la collection «Que sais-je?» (Presses universitaires de France) et en prépare un sur «la Géopolitique des minorités».

Pierre George

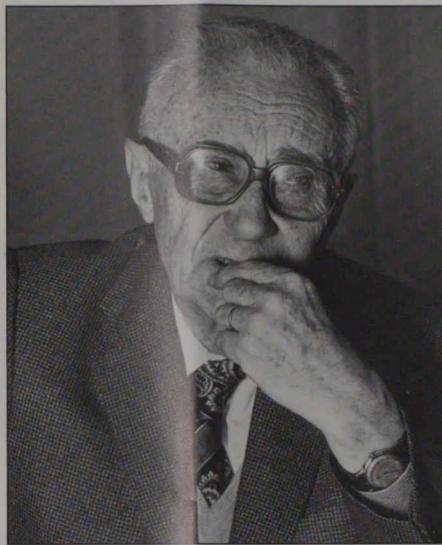


● *N'y a-t-il pas une certaine sectorisation du trafic de la voie maritime ?*

● Il y a d'abord le gabarit du chenal. Il permet le passage des navires hors mer, les lakers, d'une capacité de vingt à vingt-cinq mille tonnes. En aval de Québec, les tirants d'eau permettent d'accueillir de très gros tonnages. Tout cela détermine un tronçon maritime jusqu'à Québec, puis un tronçon fluvio-maritime à grand gabarit jusqu'aux Grands Lacs, qui comprend le contournement des chutes du Niagara par le canal Welland. En second lieu, il y a la coupure de l'hiver. A la veille de l'ouverture de la voie maritime, le trafic était interrompu sur l'ensemble pendant trois mois d'hiver. Depuis, on utilise sur le Saint-Laurent des bateaux à coque renforcée et à étrave tranchante qui permettent la navigation sur un chenal tenu ouvert par des brise-glace, de sorte que le port de Montréal est accessible toute l'année. En amont, les écluses sont bloquées par le gel ; la voie maritime et le canal Welland sont fermés du 15 décembre au 15 avril. On retrouve donc, mais seulement l'hiver, le rôle d'obstacle que jouaient jadis les rapides de Lachine.

● *Quel rôle ont joué les deux villes principales bâties sur le fleuve, Montréal et Québec ?*

● Ces villes ont été d'abord des points forts. Anciens villages indiens, Hochelaga et Stadaconé, elles ont servi, en retour, de citadelles pour des actions éventuelles contre les attaques indiennes. Elles sont restées longtemps des petites villes dans une province essentiellement rurale, car l'économie du Québec est demeurée à prédominance agricole jusqu'au vingtième siècle. La culture a été, jusqu'à une époque très récente, une culture de villageois marquée par la paroisse, celle-ci constituant une unité de contacts, de relations, et une unité démographique avec des taux de fécondité très élevés. Cela a caractérisé le Canada laurentien jusqu'à la dernière guerre mondiale. En très peu de temps, Montréal est devenue une grande ville américaine. Cela explique sa prospérité, mais il lui est difficile de défendre intégralement son identité dans l'économie continentale où elle baigne. Montréal est devenue l'une des grandes métropoles de l'Amérique du Nord ; les différences avec Toronto sont d'ordre culturel, linguistique mais les préoccupations économiques



Jacques Vargues

sont comparables. Québec est sans doute une ville plus séduisante pour l'historien, pour celui qui s'intéresse au passé. On y sent encore les racines, l'influence de l'université Laval dans ses anciens murs. La ville vit de l'administration provinciale, du tourisme et du port pour lequel on fait de gros efforts avec le réaménagement des silos à grain, la création d'un port laitier et la manutention des conteneurs.

● *Le développement des villes, surtout celui de l'agglomération montréalaise, s'explique-t-il par des modifications plus générales de l'économie de la région du Saint-Laurent ?*

● Il y a eu une mutation telle dans les activités agricoles que le « rang », qui marquait l'appropriation des terres, s'est vidé. Même dans la plaine de Québec, une exploitation sur deux ou sur trois a été abandonnée, ce qui montre à la fois l'ampleur de l'exode rural et la modification du système de culture. L'habitant de la vallée du Saint-Laurent vivait traditionnellement de cultures variées à base de blé, de pommes de terre, de cultures fourragères, avec un peu d'élevage. Il n'y a plus guère aujourd'hui que l'élevage laitier, qui cependant ne réclame pas beaucoup de main-d'œuvre car il s'agit d'un élevage très industrialisé. On a assisté à de véritables regroupements de populations en bordure du fleuve, les rangs intérieurs étant abandonnés. Il y a eu concentration des exploitants sur les meilleures terres. La vie collective en a été complètement transformée. En même temps, il y a eu un relâchement de l'emprise de la religion et une diminution drastique de la fécondité. On est passé en une génération d'un taux de natalité de 40 à 45 p. 1000 à 12 ou 15 p. 1000. La croissance naturelle de la population tend à devenir « négative », comme

disent les démographes. Le renouvellement des générations ne sera bientôt plus assuré. Du fait du vieillissement, il y a moins d'esprit d'initiative, moins de besoin de relations. Celles-ci sont assurées par tout le système des médias, qui est un système urbain. Alors, on peut se demander si la vie rurale n'était pas une garantie de conservation de tout ce qui constituait l'identité francophone, la ville étant nécessairement très tirée vers la culture américaine. Les ruraux ont eu le sentiment qu'ils trouveraient leur bonheur ailleurs. Au début du siècle, encore, les fils d'agriculteurs en surnombre faisaient des conquêtes de terres, soit sur place, en créant d'autres rangs, soit en allant vers de nouveaux fronts : Abitibi, Témiscamingue, lac Saint-Jean, etc. D'autres devenaient coureurs de bois ou encore, c'est vrai, allaient chercher du travail aux « Etats ». Aujourd'hui, ils vont à Montréal.

● *Le tableau de l'évolution de l'économie laurentienne que vous brossez ne paraît pas très optimiste.*

● Je ne sais pas si on doit être optimiste ou pessimiste, mais on est obligé d'être conscient d'un changement, d'un changement que l'on connaît en Europe. Il est partout parce que, dans le contexte du développement de techniques de tous ordres, les comportements changent. On est très tenté de regretter, mais le regret n'a rien d'objectif. Il y a des mutations qui ont pour effet des modifications dans les formes d'existence, dans les formes de relations, dans les manifestations culturelles, dans les comportements familiaux. Est-ce qu'on a tort, est-ce qu'on a raison ? Les choses changent et, devant les éléments du changement, on doit peser ce qui peut être dangereux, ce qui peut être profitable, sans y pouvoir grand-chose.

● *Cette réflexion sur le Canada, quel sens lui donnez-vous dans votre œuvre ?*

● Pour moi, il y a, d'une part, la séduction d'un pays où les choses vont beaucoup plus vite, avec une structure de moyens beaucoup plus impressionnante que chez nous. Avoir vu, en leur temps, comme j'en ai eu la chance, les chantiers en pleine activité de la Manicouagan et de la rivière aux Outardes, c'est quelque chose d'extrêmement stimulant. Le continent américain nous fait changer d'échelle. Il y a aussi, pour moi, tout ce qui est lié aux problèmes de la province de Québec, et qui aide à comprendre les problèmes plus généraux des minorités. Le Canada m'a porté vers l'étude de cette question, qu'on retrouve dans de nombreux pays. ■

Le Monde de Jacques Cartier

« Une couronne à tresser autour d'une vie discrète ».



Portrait moderne de Jacques Cartier par Dan Lailler.

Il y a quatre cent cinquante ans, Jacques Cartier entreprenait de Saint-Malo, sur l'ordre de François 1^{er}, le voyage de « ce royaume es Terres Neufves pour descouvrir certaines ysles et pays où l'on dit qu'il doibt se trouver grant quantité d'or et autres riches choses ». L'objectif fixé au découvreur malouin était donc d'abord d'ordre matériel : depuis qu'Espagnols et Portugais s'étaient réparti le sud du continent américain, l'or obsédait les esprits. Mais il y avait un autre objectif qui ne hantait pas moins le « capitaine et pilote pour le Roy » : trouver, dans le nord du nouveau continent, le détroit permettant de « passer dans l'Océan oriental vers les bienheureux rivages de Cathay ». Au cours de son premier voyage, en 1534, Cartier touche Gaspé et y érige une croix de bois au nom du roi de France, mais il ne trouve pas l'entrée du Saint-Laurent. C'est au cours de son second voyage, en 1535-1536, qu'il découvre l'estuaire et remonte le fleuve jusqu'à Stadaconé, proche de l'actuelle Québec, et Hochelaga, site de Montréal.

Le Monde de Jacques Cartier, somptueux ouvrage dû à la collaboration de vingt spécialistes et réalisé sous la direction de l'éminent historien Fernand Braudel, retrace l'aventure du capitaine ma-

louin comme l'un des moments de la grande aventure au seizième siècle, qui ne peut être expliquée et trouver sa pleine signification que par l'état du monde occidental, état politique, économique, culturel et scientifique, à l'époque où elle a eu lieu (1). « Tout événement, écrit Fernand Braudel dans la préface, est important qui laisse derrière lui une descendance ; raison de plus pour convoquer, autour de l'œuvre de Jacques Cartier... l'immense, la trop vaste histoire du monde en présentant celle-ci comme une orchestration nécessaire, comme une couronne à tresser autour d'une vie discrète, à laquelle il importe de rendre sa signification en esquissant l'explication qu'elle mérite ».

Le livre, enrichi d'une abondante et superbe iconographie, donne à voir, comme les séquences d'un film : voici l'Europe occidentale, qui vient tout juste de sortir du Moyen Âge, déchirée par les rivalités politiques, mais en pleine expansion économique, en mutation intellectuelle, avide de reculer les limites du savoir et de s'ap-

1. *Le Monde de Jacques Cartier*. Publié sous la direction de Fernand Braudel ; 320 pages, format 230 x 300 mm ; 369 illustrations, dont 158 en couleur. Editions Berger-Levrault, Paris, et Libre Expression, Montréal.

roprier les richesses de l'univers. Bien que les voyages de découverte soient le fait de plusieurs pays européens, la primauté espagnole est incontestable. Après Saint-Domingue, Cuba et Porto-Rico, les Espagnols conquièrent le Mexique, puis le Pérou. Les Portugais occupent le Brésil. Puis voici les peuples indiens de l'Amérique du Nord, l'Iroquoisie dont Cartier sera le premier chroniqueur, la nature magnifique et sauvage du golfe et de la vallée du Saint-Laurent, dont la flore et la faune surprirent tant le capitaine malouin. Voici maintenant les légendes et les mythes qui ont forgé l'imaginaire des marins en cette première moitié du seizième siècle, la lutte des armateurs français pour les richesses du Nouveau Monde, dont Espagnols et Portugais se partagent le monopole, et les précurseurs de Cartier. Un regard à présent sur l'évolution de la cartographie et sur les progrès des techniques de navigation, qui rendirent possible l'audace des découvreurs, ainsi que sur les mobiles de leurs commanditaires. Voici le port de Saint-Malo, inséré dans l'économie maritime de l'Europe atlantique, berceau de Jacques Cartier, cité des corsaires, mais aussi ville débordant d'activité grâce à ses marchands, à ses pêcheurs de morue, à la ténacité de ses hommes de mer, à son esprit d'entreprise. C'est maintenant le premier voyage de Jacques Cartier, en 1534, lorsque, appareillant avec ses deux navires, il espère découvrir dans le nord du Nouveau Monde un passage vers l'Asie, puis le second voyage, l'année suivante. Voici Jacques Cartier avec les Iroquoiens de Stadaconé, avec les Indiens d'Hochelaga, amical et méfiant à la fois, et le retour à Stadaconé où les relations avec les Iroquoiens du village se gâtent, à la suite d'une série de malentendus, jusqu'à devenir fort inquiétantes. Nous voici face au terrible hiver de 1535-1536, avec les souffrances et les sacrifices qu'il engendre pour Cartier et son équipage : plusieurs centimètres de givre à l'intérieur même des navires, le scorbut qui décime les hommes. Puis, en mai, le départ de Cartier de l'île aux Coudres et le retour à Saint-Malo après une dernière escale à Terre-Neuve. Voici encore, après une pause de cinq ans, le dernier voyage canadien du découvreur malouin, un nouvel hiver passé sur les bords du Saint-Laurent et le retour en France, Cartier répugnant sans doute à servir Roberval nommé lieutenant général du Canada par François 1^{er}. C'est enfin le personnage de Jacques Cartier, entré dans l'histoire et dans la légende, qui termine sa vie modestement et presque oublié en son manoir de Limoëlou, dans une campagne battue des vents marins.



Halifax

■ Capitale de la Nouvelle-Ecosse, première ville des provinces maritimes, Halifax (278 000 habitants) occupe un site portuaire remarquable. Fondée en 1749 pour faire pièce à la forteresse édiflée par la France à Louisbourg, dans l'île du Cap Breton, la ville fut d'abord une base navale chargée de la défense des possessions britanniques d'Amérique du Nord. Ses origines militaires restent visibles : la citadelle — la quatrième qui ait été construite sur ce site et qui date de 1828 — érigée sur la colline qui surplombe la presqu'île où le centre-ville est bâti, domine la rade et les îles qui la ferment. La citadelle est aujourd'hui monument historique, mais Halifax est toujours un port

de guerre. C'est la base atlantique de la marine canadienne.

Halifax est aussi et surtout un important port de commerce en eau profonde, actif toute l'année, mais plus encore l'hiver lorsque la voie maritime du Saint-Laurent est fermée à la navigation. Les quais, qui s'étendent sur dix kilomètres, comportent de grands silos, non loin du terminus du Canadien National. Halifax est l'une des portes de sortie du blé des Prairies. Des navires de tous les pays viennent y accoster. Le port est équipé d'installations très modernes, en particulier pour la manutention des conteneurs. Il assure l'alimentation de deux raffineries de pétrole et de trois centrales électriques.

Aux activités portuaires de Halifax s'ajoutent des fonctions industrielles et de services. Ce sont cependant les fonctions commerciales et d'affaires qui sont prépondérantes : Halifax est la seule ville des provinces maritimes à compter parmi les quinze centres financiers du Canada. La ville est aussi le siège d'une université (l'université Dalhousie) et, sur la rive de Dartmouth, d'un important Centre de recherches et d'études océanographiques.

